

## CE SIÈCLE INCREVABLE

Marc Angenot

L'Empire du Bien, la civilisation hyperfestive qui est la nôtre, avec ses « avancées sociétales », ses « produits culturels » et sa lutte méritoire et à jamais inachevée contre les « valeurs hétéro-patriarcales », et avec son homme mutant, *Homo festivus festivus*, est débarrassée du seul écrivain en France qui avait choisi de regarder son horreur en face et de lui dire son « désaccord parfait ». Il faut le rappeler, ce qui exaspérait avant tout Muray, c'est que nous sommes arrivés, recrues d'histoire, au règne *terminal* de la vertu : Tartuffe et Robespierre mènent le bal des vampires du bien. Dans *Après l'Histoire, L'Empire du Bien* et avec les *Exorcismes spirituels*, cette société posthistorique et post-tragique s'est donc trouvée ramenée à son *Ground Zero* par un terroriste antimoderne armé de la plus mortelle ironie pour seule arme de destruction massive : « l'envie du pénal », « les mutins de Panurge », le « féminihilisme », « le tout-à-l'ego », « la société maternisée », tout fait mouche et ce sont ces caractérisations qui resteront attachées à notre vague et basse époque quand tout le reste sera oublié.

Tout semble dit et redit sur Philippe Muray, les critiques, les revuistes et les blogueurs se repassent du moins les mêmes formules approbatives : « brillant pamphlétaire », « atrabilaire », « acide » et « plein de verve », et « essayiste salutaire », et « romancier pénétrant ». J'ajouterais tout de même : poète désopilant de *Minimum respect*. Et je n'oublierais pas l'amateur d'art, ni le biographe de Céline, ni l'historien-généalogiste du xix<sup>e</sup> siècle auquel je vais venir.

On serait un peu inquiet de ces approbations chaleureuses aujourd'hui répandues, mais Philippe Muray avait aussi, fort heureusement pour lui, de véhéments ennemis qui l'ont cloué au même pilori auquel, selon les cas, ils clouaient Jean Baudrillard, Michel Houellebecq, Alain Finkielkraut (à cause de son très peu « cool » et peu « sympa » *Nous autres modernes*). Ce voisinage d'infamie devait lui faire énormément de peine ! Surtout qu'affiché au fronton de ce pilori collectif, il y a ce mot écrit en lettres rouges : *Réactionnaires*. C'est bien ça : un homme capable d'avoir lu et d'avoir le front de citer Cioran et même Joseph de Maistre est un réactionnaire avoué. (Le ton de Muray seul est différent : il faut avouer que jubilation et esprit de rigolade ne sont pas les traits dominants de la prose de Joseph de Maistre.) Les *apparatchiki* et défenseurs attitrés du règne du Bien n'ont pas ri, en tout cas, de se voir si sots et si laids dans le miroir que leur tend Muray et ils le lui ont fait savoir avec toute la réprobation grondeuse dont ils sont capables. Longtemps, jusqu'à ces dernières années en fait, cela avait été la banale *omertà* médiatique, puis, quand cela n'a plus pu continuer et que ses livres ont, malgré tout le silence réprobateur, connu le succès, il a fallu en dernier recours la dénonciation indignée. Les « nouveaux réactionnaires » : Muray figure en bonne place dans le décret d'accusation établi par le progressiste et jacobin Daniel Lindenberg dans *Le Rappel à l'ordre*, et doctement commenté par la presse française tout au long de l'an 2002. Lindenberg avait du reste parfaitement raison dans et selon son idéologie : la République festive n'a pas besoin d'écrivains. C'est Muray qui lui répliqua avec lucidité :

La littérature sert-elle encore à quelque chose ? – Oui, à nous dégoûter d'un monde que l'on n'arrête pas de nous présenter comme désirable.

Vingt ans auparavant toutefois, alors que montait déjà en puissance l'Empire du Bien et que mutait l'évolutionniste *Festivus festivus*, Muray avait commencé son œuvre par une généalogie des deux siècles modernes, une mise en lumière de la base irrationnelle – occultiste, dit-il ; je dirais pour ma part : « gnostique » – de la modernité « séculière ». Je voudrais dire quelques mots d'éloge du *XIX<sup>e</sup> siècle à travers les âges*, parce

que c'est le livre qui m'a donné envie – avec ceux, récents alors, de Zeev Sternhell, de Karl Lowith, d'Eric Voegelin et autres penseurs non hexagonaux ceux-ci – de passer une bonne dizaine d'années à regarder à mon tour tout ceci, à regarder ce xix<sup>e</sup> siècle français en le suivant *de plus près*. Généalogie de la modernité, d'un xix<sup>e</sup> siècle dont nous sommes finalement sortis sans doute, mais les pieds devant, et au gré de Philippe Muray, pour bien pire. Pourquoi tant de haine ? Je vais essayer de le rappeler.

Quand paraît, en 1984, le bouquin de 688 pages, Maurice Agulhon, le grand historien du siècle et de la France républicaine, se fend d'un compte rendu de trois paragraphes où tout est dit :

Un important éditeur parisien lance à grand renfort de publicité un livre qui pourrait nous concerner très directement s'il était sérieux<sup>1</sup>.

De fait, le livre de Muray n'est pas « sérieux » selon l'éminent historien : c'est un « pamphlet haineux » qui gâche un beau sujet potentiel, un simple quoique épais brûlot « riche de beaucoup d'informations désordonnées ; inspiré par un style copieux, ardent et drôle, à la Céline, parfois ». Tout est dit du côté de l'historiographie académique, cocardière et patriotique. Il n'y a rien à lire d'utile dans ce « pamphlet » qui fait désordre. Car l'historien sérieux est quelqu'un qui a choisi une fois pour toutes de ne pas voir certaines choses et, quand il les voit, de ne pas les additionner, de ne pas faire deux et deux égalent quatre, de ne rien en tirer de dérangeant pour la cohérence exemplaire et limpide du grand récit rationaliste, progressiste et démocratique. Saint-Simon fonde le « Nouveau Christianisme », ses disciples, Bazard et Enfantin, le rebaptisent après sa mort « Religion saint-simonienne » ; le leader des fouriéristes, Victor Considérant, écrit des livres sur l'Éternel Retour ; Auguste Blanqui spéculé sur l'Éternité par les astres ; ses disciples, comme Auguste Regnard, conjecturent sur cette victoire du socialisme que sera le Règne des Aryens vainqueurs du sémitisme ; Auguste Comte fonde la religion de l'Humanité et exige de ses disciples qu'ils pratiquent le

---

1. Varia, *Revue d'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle*, 1, 1985.

culte de la chaste et aménorrhéique Clotilde de Vaux ; Colins instaure la Religion rationnelle qui s'imposera dans la toute prochaine Logocratie ; Victor Hugo fait tourner les tables ; George Sand redéchiffre et réactive, dans *La Comtesse de Rudolstad*, l'Évangile éternel du troisième règne joachimite... Les dreyfusards, plus tard, obtiennent l'opinion de Robespierre sur l'affaire Dreyfus : elle est du reste, et ceci rassure, accablante pour Esterhazy<sup>1</sup>. Tout au long du siècle, science sociale et sciences psychiques se marient harmonieusement dans tous les esprits – ou presque. Théosophie et socialisme vont de pair. Allan Kardec complète Karl Marx. L'astronome Camille Flammarion, Claude Richet, directeur de *La Revue scientifique*, Louis Figuier, Alfred R. Wallace aussi, théoricien anglais de l'évolutionnisme : tous spirites !

L'historien « sérieux » vous refoule, vous dissuade de vous attarder et vous répète sur un ton grondeur : *Circulez, il n'y a rien à voir*. Tous ces grands hommes qui ont des rues à Paris ou en province, il ne s'agit tout de même pas de mettre en lumière ni de monter en épingle, dans je ne sais quelle intention iconoclaste, leurs petits travers bizarres et leurs négligeables et fort accessoires délires. Il vaut mieux étendre le manteau de Noé sur ces irrationalismes et occultismes récurrents. On peut noter au passage que Chateaubriand, Flaubert et Baudelaire, seuls, se sont moqués âprement de cette « gnose » du siècle du progrès : mais c'est aussi bien qu'ils étaient des réactionnaires patentés et voici la preuve mise sur la somme. Le xix<sup>e</sup> siècle, au fond, c'est la Sicile du *Gattopardo* de Lampedusa : il fallait que tout change pour que tout demeure pareil. En tout cas, si les Maurice Agulhon de ce monde académique n'ont pas décidé qu'il y avait dans tout cela un « beau sujet de thèse », c'est qu'ils ont subodoré que ce sujet, téméraire, risquait d'entraîner beaucoup trop loin et sur des terrains spécieux et dangereux pour sa carrière l'imprudent étudiant qui s'en emparerait.

C'est la meilleure raison pour laquelle il faut d'aventure des non-historiens, pas « sérieux », manquant de méthode, primesautiers, malappris, curieux, malavisés, irrévérencieux – mais perspicaces. Muray expose et accumule dans un désordre érudit et jubilant ces sortes de

---

1. *L'Humanité intégrale*, I, 1899.

choses qui crevaient les yeux, il se met en peine de décrire cette base occultiste-gnostique, messianique, millénariste, théosophique sur laquelle se *fondent* les idées progressistes et toute la démocratie moderne. Il commençait bien mal une bien hétérodoxe carrière, comme on peut voir ! Les historiens sérieux et méthodiques s'abstiennent de ce genre d'entreprise parce que c'est un sujet qui vous brûle les doigts (sauf Paul Bénichou que Muray ne cite pas, qu'il n'avait pas lu peut-être – et je le regrette<sup>1</sup>). Ils voient certainement ces choses, mais ils ont décidé une fois pour toutes qu'il s'agit de bizarreries contingentes sur lesquelles un esprit rassis ne s'appesantit pas, bizarreries qui commencent avec le triste et ennuyeux culte de la Raison en 1793 et qui ne feront que croître et embellir dans le siècle suivant – et bizarreries qui ne présagent pas du xx<sup>e</sup> siècle, ses massacres, ses hommes nouveaux et ses charniers. « Siècle charnière, puis siècle charnier », dit au contraire Muray et tout est dit : c'est un calembour exaspérant, mais c'est une grande idée.

La fin putréfiée des gnosés historicistes dans le communautarisme, l'empire totalitaire du bien mou, le flicage et l'esprit de censure généralisés qui prévalent aujourd'hui étaient prévisibles dans la logique de cette généalogie. Muray a pu se sentir confirmé dans son exécration qui, nuancée et partielle encore pour le xix<sup>e</sup> siècle, est devenue totale chez lui face à la fin du xx<sup>e</sup>, phase terminale.

M. A.

---

1. Bénichou, Paul, *Les Mages romantiques*, Paris, Gallimard, 1988. *Le Temps des prophètes*, Paris, Gallimard, 1977.